

Un des seuls qui n'ait pas déçu

André Laurendeau

Alice Parizeau

Volume 10, Number 3 (57), May–June 1968

Les écrivains et l'enseignement de la littérature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60371ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Parizeau, A. (1968). Un des seuls qui n'ait pas déçu : André Laurendeau. *Liberté*, 10(3), 163–168.

chroniques

un des seuls qui n'ait pas déçu:

andré laurendeau

«Je ne crois pas au désespoir des gens qui peuvent dormir . . .»

Non, André Laurendeau n'avait jamais voulu le dire ainsi, parce que cela lui répugnait de parler de lui-même, mais il l'a fait avouer à un autre, à cet Alain, héros «d'Une Vie d'Enfer». L'insomnie; c'était là une malédiction qui avait marqué toute sa vie. Dans l'ombre de ces nuits sans fin, il y avait le doute, le remords et cette réflexion d'une qualité rare dont il avait le secret et qui l'épuisait parce qu'il voulait constamment aller au fond des choses, revenir en arrière, scruter encore et encore, jusqu'à négation de toutes les vérités usées et si facilement acceptables parce que commodes. Cette torture-là, il se l'était imposée parce que pour lui c'était l'unique façon d'être honnête à l'égard de lui-même. Il avait en main tous les atouts pour lui échapper, mais il les avait rejetés les uns après les autres parce qu'il n'était pas digne de lui de s'appuyer sur toutes les béquilles que la société, notre société, pouvait lui offrir.

Au départ, il y avait sa santé délicate, l'atmosphère ouatée et calme de son milieu familial et la tentation de devenir un aimable esthète. André Laurendeau a appris à apprécier la musique, il aimait écrire, il n'avait nul besoin de la présence des autres, il lui aurait été agréable, tout compte fait, de s'enfermer

dans une coquille et de rêver . . . Mais il y avait ce besoin intense d'être l'artisan des demains d'un peuple qui était sien et que, contrairement aux bons bourgeois de l'époque, il n'avait pas accepté de mépriser.

«André Laurendeau est l'un des seuls hommes de sa génération qui n'ait pas déçu», avait écrit Jean-Ethier Blais.

Il n'a pas déçu parce qu'il s'est efforcé de comprendre et parce qu'il savait respecter ceux qui avaient été considérés pendant longtemps comme une quantité négligeable, ceux qui ne sont pas brillants, ni folkloriquement drôles et qui appartiennent à la multitude anonyme dont une certaine élite se plaît à fustiger les qualités et les défauts en fonction d'un masochisme qui lui donne bonne conscience.

Et c'est ainsi qu'André Laurendeau, le solitaire, fit partie d'un groupe et d'un mouvement nationaliste, le «Jeune Canada». Le nationalisme était devenu alors pour lui une sorte de bouclier, car rien ne peut mieux préserver contre le doute qu'une doctrine. Croire; n'est-ce pas éviter la recherche de cette vérité fondamentale qui constamment échappe à l'examen objectif de la raison parce qu'elle n'est pas palpable, ni mesurable, parce qu'elle n'est pas universelle, mais propre à chacun et étroitement liée à ce qu'il est en fonction de l'éternel déterminisme de l'hérédité et de l'éducation première?

André Laurendeau a cru avec toute la passion de ses vingt ans. Il s'entoura d'un groupe d'amis, rédigea des manifestes, se passionna pour les cours de l'abbé Groulx, découvrit Péguy, prononça des conférences et écrivit des articles dans l'Action Nationale. En fait, ce fut peut-être la plus sereine période de sa vie parce qu'il pouvait être en paix avec lui-même et avec ceux qui agissaient et qui se battaient comme lui pour l'avenir d'un nationalisme conformiste, parfaitement adapté au cadre des idées familiales, qui ne leur imposait ni sacrifices, ni rupture douloureuse avec leur propre milieu . . .

Ensuite ce fut la France, Paris, la Sorbonne, l'Institut Catholique, les longues promenades sur les quais de la Seine et les discussions qui finissent à l'aube. Il y avait là un ami très cher, François-Albert Angers, qui comme lui venait de se marier et qui comme lui découvrait cet univers nouveau où déjà le nationalisme avait deux facettes, où la guerre d'Espagne

remettait tout en question et où le conservatisme, cher au Canada-français, éclatait en morceaux sous la pression des Brigades Internationales.

Il pouvait échapper, il pouvait refuser l'affrontement des idées et tracer une ligne de démarcation entre les réalités de la vieille Europe et celles du Québec, mais avec cette honnêteté intellectuelle qui a toujours été sienne, il essaya de comprendre. Le nationalisme conservateur du Québec et son catholicisme étroit et antisocial, résistèrent mal à l'idéal du catholicisme de gauche et à cet autre nationalisme ancré, non pas dans l'esprit d'une élite, mais dans les tripes et dans le sang des peuples.

Et c'est ainsi que de retour au Québec, à l'heure du choix, André Laurendeau écrit;

«L'Anglais était l'occupant, celui qui dicta la conduite et empêcha la volonté nationale de s'exprimer efficacement; nos politiciens furent les collaborationnistes... Nous étions un troupeau qu'on mène rondement: on nous conduisait, mais on ne nous avait pas, La Russie et les Etats-Unis pouvaient bien s'ébranler à leur tour; nous étions butés dans nos refus. Peut-être, pour les garder, a-t-il fallu se crever les yeux et les tympanes? J'ai parfois senti jusqu'à suffocation l'amère solitude des miens dans le monde»¹.

C'est la période de la Ligue pour la défense du Canada, de la bataille contre la conscription, et de cette grande assemblée du Marché Atwater, où une foule de vingt mille personnes hurle «Non» aux Canadiens-anglais. Maxime Raymond et André Laurendeau, secrétaire général de la Ligue, prononcent des discours au poste CKAC, mais déjà le premier ministre, King, provoque le plébiscite que François-Albert Angers qualifiera de «vote de race». Car ce qui est nouveau, ce qui est fondamental, ce n'est pas l'option elle-même, ce n'est pas le *choix de faire* ou de ne pas faire la guerre aux côtés des alliés, c'est que les Canadiens-français, de toutes les régions du Canada;

1. «La crise de la conscription». Edit: du Jour. 1962.

«... ont vécu ainsi ensemble, par delà les frontières provinciales et sociologiques, une heure d'unanimité comme nous en avons peu connue dans notre histoire.»

C'est cette unanimité, parfaitement spontanée, qui va émouvoir André Laurendeau au point de le décider, lui, le timide,

le solitaire, lui qui était profondément humain, qui cherchait l'individu et à qui la foule faisait peur, à se lancer dans la politique. L'aventure du Bloc Populaire commencera pour lui en janvier mille neuf cent quarante trois, il saura plaire sur les tribunes, il sera acclamé et il vivra dans la fièvre d'une popularité exceptionnelle.

Qu'y avait-il à l'origine de cet enthousiasme . . .

«Quand la nation est unanime, quand elle l'a signifié sur un sujet qui touche au coeur de chacun, et quand tout cela est inutile; on éprouve, si l'on n'est pas un «avachi outrancier», une révolte que l'habitude ne guérit pas.»

La révolte lui permettra de faire une campagne fulgurante, d'être élu député, d'avoir la satisfaction de siéger pendant quatre ans à Québec, d'y faire plusieurs interventions remarquables dont le gouvernement au pouvoir ne tiendra aucunement compte et de dire plusieurs années plus tard;

«C'est étrange la politique. On se sent porté par la foule, on a l'impression que c'est arrivé, qu'on accomplira ensemble ce qui doit se faire et puis, soudain, il n'y a plus personne, c'est le vide, le silence, le néant et la fin d'une épopée qui en fait n'était qu'un mirage.»

André Laurendeau ne fera plus de politique . . .

Editorialiste au «Devoir» et rédacteur en chef adjoint, il s'épuisera jour après jour à défendre la liberté d'être de sa nation, à lutter contre le «nationalisme de l'ordre établi», contre les visées centralisatrices du gouvernement fédéral et contre le conformisme et le paternalisme d'une minorité... Il ne croit plus dans les idées de ses aînés dont l'immobilisme s'est soldé par la faillite des principes sublimés à plaisir, ni dans les doctrines dites de droite ou de gauche.

Il rencontre aussi un jeune ecclésiastique, il l'écoute, il l'aide à trouver ce pseudonyme de «Frère un Tel», devenu célèbre depuis, et il commence à préconiser la grande réforme de l'éducation.

Désormais, il est un des promoteurs de la «révolution tranquille». Certains lui reprochent l'absence d'opinions tranchées qui caractérise la plupart de ses écrits, mais peu importe! An-

dré Laurendeau ne veut rien imposer. Il essaie de faire réfléchir. Il s'efforce de lancer des idées longuement mûries. Pour qu'on puisse le suivre il faut avoir le courage de ne pas s'appuyer sur les béquilles doctrinaires, si commodes par ailleurs, si confortables, et si conformistes, tout compte fait . . .

Et c'est ainsi qu'au lieu d'être le «chef» d'une «gang», d'un clan, d'une équipe, André Laurendeau devient le maître à penser d'une multitude.

Cela tient sans doute à son étrange faculté de compréhension, mais aussi à cette sorte d'amabilité à l'égard de «l'autre» et à ce don particulier de savoir écouter et de savoir être curieux de tous et de chacun. Il sait être «présent», d'une façon qui lui est propre et que nul en dehors de lui ne possède. Pour ceux qui doutent, pour ceux qui éprouvent le besoin de tout remettre en question, il est toujours et partout disponible.

Il lui arrive de passer des nuits entières attablé avec quelques jeunes ou moins jeunes, calme, souriant, détendu en apparence et combien épuisé en réalité, et de se taire pour mieux leur permettre, à eux, de se sentir à l'aise et de parler...

C'est là le secret de cette jeunesse, bien à lui, qui étonne et qui est d'autant plus précieuse que dépourvue de sa morgue et de son extrémisme innés, mais non moins généreuse et prête à saisir chaque menace, chaque réaction, aussi imperceptibles puissent-elles être, et les respecter, même, si au prime abord, elles paraissent sans importance.

«... le monde est plein de sentiments et je me demande pourquoi le seul que nous refuserions d'admettre, c'est celui que nous entretenions vis-à-vis nous-même et qui s'appelle le sentiment de la dignité humaine.»

La dignité humaine, celle de l'individu et celle d'une nation . . .

André Laurendeau estime que la violence est contraire au respect de soi-même et rejette les solutions extrêmes parce qu'il ne croit pas à leur survie. Il cherche une issue nouvelle, préconise une enquête à l'échelle de l'ensemble du pays, obtient gain de cause et part pour Ottawa . . .

Y a-t-il été heureux?

Jamais il n'acceptera de répondre à cette question! Il travaille au delà de ses forces, il reconcilie tant bien que mal ses fonctions de co-président avec sa vie de famille et affirme que quand tout cela sera terminé, quand le rapport paraîtra, il retournera au «Devoir». Quand il en parle de cet avenir bien tracé à l'avance, on a l'impression qu'en fait, pour être vraiment serein, si ce terme peut avoir un sens pour un homme ayant la sensibilité d'un André Laurendeau, il a besoin d'écrire.

Car André Laurendeau a aimé, par dessus tout, écrire . . .

Il y a eu le petit bouquin, «La crise de la conscription» ou «l'histoire de nos sentiments». Il y a eu «Une vie d'enfer», ou la triste aventure d'un homme qui, selon le critique, Jean Ethier-Blais, «frappé à coups redoublés sur les autres parce qu'il se méprise lui-même et qu'il n'a pas compris que c'est la société dans laquelle il vit qu'il devrait mépriser». Il y a eu aussi des pièces de théâtre; «La vertu des chattes» et les «Deux femmes terribles», et quelques nouvelles publiées dans les revues . . . Mais pour le grand public, André Laurendeau, romancier de la souffrance, demeure ce journaliste prestigieux qui sait être le porte parole et la conscience de toute une nation.

Comment parvenait-il à comprendre, à saisir d'une façon aussi précise, ce que les autres pensaient . . . Comment a-t-il appris à évoluer d'une étape à l'autre, sans jamais s'arrêter sur des positions acquises, sans jamais être dépassé et sans jamais trahir . . . Comment a-t-il su être à ce point lucide et dépourvu de mépris . . .

Il y a toujours eu, et il y aura toujours, un certain mystère qui restera attaché au nom d'André Laurendeau, cet homme dont la solitude était immense parce qu'il a su rejeter toutes les doctrines pour mieux reconnaître et pour mieux défendre ce qui a été fondamental pour lui; le respect de soi et le sentiment de la dignité humaine, la fierté et la liberté d'un peuple, la justice, enfin, qui doit permettre à tous et à chacun d'être et de demeurer ce qu'il est.

André Laurendeau était-il trop idéaliste, trop confiant dans la bonne volonté des hommes? — Il est infiniment triste de penser que quand enfin on répondra à cette question il ne sera plus là pour apprendre le verdict de l'histoire . . .

ALICE PARIZEAU